



HAL
open science

Aspects rhétoriques de la prière dans les poèmes narratifs vieil-anglais

Elise Louvriot

► **To cite this version:**

Elise Louvriot. Aspects rhétoriques de la prière dans les poèmes narratifs vieil-anglais. L'articulation langue-littérature dans les textes médiévaux anglais 4, Jun 2005, nancy, France. pp.69-82. <hal-02453167>

HAL Id: hal-02453167

<https://hal.science/hal-02453167v1>

Submitted on 31 May 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Aspects rhétoriques de la prière dans les poèmes narratifs vieil-anglais

Elise Louvriot
IDEA, Nancy-Université

This paper is concerned with prayers reported in direct speech in Old English narrative poems. It focuses in particular on their massive use of vocatives and on how these elements contribute to the major rhetorical strategies at work in such prayers, namely those in support of praises and requests.

Introduction

Il n'est pas rare dans la poésie vieil-anglaise, surtout dans les textes hagiographiques, de rencontrer une prière dans son intégralité, exprimée au discours direct. Si l'on s'en tient uniquement aux passages dans lesquels un personnage s'adresse à Dieu sans que ce dernier ne soit présent sous une forme physique visible, on dispose de treize textes¹, qui forment ainsi un corpus relativement homogène, inscrit dans une riche tradition religieuse et littéraire. Il est en effet essentiel de noter que c'est bien à un topos littéraire que nous avons affaire, lequel est doté de ses propres codes, même s'il emprunte à la tradition chrétienne de la prière de dévotion. D'ailleurs, les deux types de textes ne sont pas interchangeables puisque jamais une prière de dévotion, comme le *Notre Père* ou le *Je Vous Salue Marie*, n'est utilisée comme prière au sein d'un récit – qu'il s'agisse d'ailleurs de prose ou de vers – et puisque les prières rencontrées dans les poèmes narratifs n'ont été recopiées dans aucune des compilations de prières qui ont survécu de cette période².

Les prières narratives, comme choisit de les nommer Donald Bzdyl³, empruntent au genre de la prière de dévotion un certain nombre d'aspects qui les rendent immédiatement reconnaissables en tant que

¹ *Andreas* 63-87, 897-909, 1281-95 et 1401-28 ; *Elene* 725-801 et 807-26 ; *Juliana* 272-82a *Daniel* 283-332 et 362-408 ; *Judith* 83-94a ; *La bataille de Maldon* 173-80 ; *Azarias* 5-48 et 73-161a.

² Donald Gregory Bzdyl, « Prayer in Old English Narratives », University of Illinois, 1977, p. 139.

³ *Ibid.*, p. iii.

prières et ce aussi bien dans la tradition latine que dans les poèmes vieil-anglais. Comme toute prière, elles s'ouvrent généralement par une invocation du Seigneur et contiennent au moins une requête, bien qu'il puisse arriver qu'une simple louange s'y substitue¹. L'utilisation d'idées ou d'expressions tirées de la Bible ou d'autres textes religieux est également un aspect courant². Ce qui distingue fondamentalement les prières narratives des vraies prières dont nous avons gardé la trace, c'est qu'elles sont fortement contextualisées : il ne s'agit pas là d'exemples standards de piété qui ont été maladroitement greffés sur un récit qui s'en passerait fort bien³, mais au contraire de temps forts essentiels à la progression de l'intrigue et stratégiquement situés aux moments de plus forte tension dramatique. On peut par exemple penser à la prière de Judith (83-94a), prononcée juste avant de décapiter Holopherne et révélant son état d'esprit au moment d'accomplir cet acte. La forme traditionnelle de la prière est ainsi susceptible d'être détournée pour servir la compréhension du récit et de ses enjeux.

On le comprend bien, c'est à une tradition fortement dépendante de sources latines que nous avons affaire et la quasi-totalité des prières narratives vieil-anglaises, en prose comme en vers, ont une source latine connue⁴. Cependant les exemples de ce topos dans la littérature anglo-saxonne ne sont pas de simples calques de leurs équivalents latins, et les cas tirés du corpus poétique témoignent d'une appropriation et d'une adaptation de ce lieu commun à la diction vieil-anglaise. Le trait stylistique anglo-saxon le plus visible et le plus caractéristique de ces adaptations est sans nul doute l'utilisation d'une profusion d'épithètes se référant à Dieu⁵, et c'est donc essentiellement sur ce marqueur que

¹ D'après Bzdyl, « Prayer in Old English Narratives », pp. 21-22 ; ceci n'est qu'un résumé de la description plus complexe et détaillée réalisée par ce dernier.

² *Ibid.*, pp. 28-32.

³ *Ibid.*, p. 109.

⁴ Dans le corpus en vers donné plus haut, seuls deux textes n'ont pas de source connue : l'unique prière de *La Bataille de Maldon* et la troisième du poème *Andreas* (1281-95). La recension Casanatensis des *Acta Andreae et Matthiae apud anthropophagos* mentionne une prière équivalente au paragraphe 27 sans pour autant l'exprimer au discours direct comme c'est le cas dans le poème, cf. Daniel G. Calder et Michael J. Allen, éd., *Sources and Analogues of Old English Poetry: The Major Latin Texts in Translation* (Cambridge: D. S. Brewer, 1976), pp. 29-30.

⁵ Il est à noter que cette profusion d'épithètes divines est également présente dans

l'analyse portera. Il s'agira ici d'analyser les deux stratégies rhétoriques principales que sert ce marqueur : celle de la requête et celle de la louange.

1. Invocation et requête

1.1 Deux traditions, deux modèles

Le modèle latin de l'ouverture d'une prière nous est familier, on le retrouve dans les mots « Notre Père qui êtes aux cieus » (*Pater Noster qui es in caelis*). La prière s'ouvre ainsi sur une invocation, qui est immédiatement suivie par un commentaire, souvent donné sous la forme d'une relative, bien que d'autres structures soient tout à fait possibles, comme on peut le constater dans les trois exemples suivants, les deux premiers étant tirés de prières de dévotion et le troisième d'une hagiographie en prose :

Domine, deus omnipotens, aeterna et ineffabilis, quem trinum in unitate & unum in trinitate confitemur [...] ¹.

Spiritus sancte deus omnipotens, ex utroque patre & filio procedens, lux uera, illuminans omnem hominem uenientem in hunc mundum [...] ².

Deus qui iudicium sapientiae decreuisti, quem timent omni saecula et in eis habitantes, quem expauescunt omnes potestates [...] ³.

Il arrive que le commentaire soit absent et/ou que le nom du Seigneur soit à nouveau invoqué au cours de la prière, notamment dans les prières narratives, souvent moins codifiées que les prières de dévotion, mais ce type d'ouverture est le plus typique. Il est parfois traduit littéralement en

les prières de dévotion en vers, comme par exemple les trois versions vieil-anglaises du *Notre Père*.

¹ British Museum MS Arundel 155, §1, XI^{ème} siècle, cité dans Bzdyl, « Prayer in Old English Narratives », p. 26, « Seigneur, dieu tout-puissant, éternel et ineffable, que nous déclarons trois dans l'unité et un dans la trinité [...] ». Toutes les traductions données dans cet article sont de mon fait.

² British Museum MS Arundel 155, § 3, cité dans Bzdyl, « Prayer in Old English Narratives », p. 22, « Esprit saint, dieu tout-puissant, issu à la fois du père et du fils, vraie lumière, illuminant tout homme qui vient en ce monde [...] ».

³ Passio S. Margaretae, § 11, Paris, BN, lat. 5574, cité dans Mary Clayton et Hugh Magennis, éd. et trad., *The Old English Lives of St Margaret* (Cambridge : Cambridge University Press, 1994), p. 202, « Dieu qui a décrété le jugement de sagesse, que craignent tous les âges et ceux qui les vivent, dont tous les pouvoirs ont peur [...] ».

poésie vieil-anglaise, comme dans le *Notre Père I* ou dans la première prière prononcée par Judas, dans le poème *Elene* (725-801).

...g fæder, þu þe on heofonum eardast [...]¹.
 Dryhten hælend, þu ðe ahst doma geweald
 ond þu geworhtest þurh þines wuldres miht
 heofon ond eorðan ond holmþræce [...]².

Ce deuxième exemple est déjà frappant car des trois relatives à valeur de commentaire que contenait la version latine des *Acta Quiriaci*³, seule la première est conservée telle quelle, alors que les autres sont transformées en propositions indépendantes, ce qui semble indiquer que cette formulation n'est pas la plus naturelle pour une invocation en vieil-anglais, même si elle n'est pas impossible.

Beaucoup plus naturelle et caractéristique de la diction poétique vieil-anglaise est l'accumulation d'épithètes désignant le destinataire. Ces épithètes peuvent apparaître dès l'ouverture de la prière comme en Latin, mais ce n'est pas une nécessité : ainsi deux des prières du poème *Andreas* s'ouvrent sur une description de la situation du personnage, avant que Dieu ne soit invoqué (63-87 ; 1401-28). De fait il semble que les formules d'adresse parsèment volontiers l'ensemble du discours, bien que leur répartition ne soit due ni au hasard ni aux seuls besoins de l'allitération.

Dans les poèmes héroïques séculiers, il est relativement aisé de déterminer les conditions de l'utilisation de ces invocations. Bien qu'on en retrouve un certain nombre en ouverture de discours, l'identification du destinataire ne semble être qu'un objectif secondaire, cette information étant généralement déjà connue par ailleurs. Le contexte privilégié dans lequel les invocations apparaissent est celui des actes de langage directifs⁴, c'est-à-dire ceux par lesquels l'énonciateur tente de faire faire quelque chose à son destinataire, qu'il s'agisse d'un conseil, d'un ordre ou d'une supplique. Plus l'acte est crucial, plus il est courant pour le personnage d'utiliser une série d'épithètes vocatives, lesquelles

¹ *Le Notre Père I*, 1, « [Saint ?] Père, toi qui demeure dans les cieux [...] ».

² *Elene*, 725-7, « Seigneur sauveur, toi qui possède le contrôle des jugements, / et tu as fait, par la force de ta gloire, / le ciel et la terre et la mer agitée [...] ».

³ Calder et Allen, édés., *Sources and Analogues of Old English Poetry*, p. 65.

⁴ D'après la typologie des actes de langage établie par John R. Searle dans *Expression and Meaning: Studies in the Theory of Speech Acts* (Londres : Cambridge University Press, 1979), pp. 1-29.

rappellent le statut du destinataire vis à vis de l'énonciateur et/ou de la communauté, et donc rappellent implicitement les obligations qui sont attachées à ce statut. Ainsi, quand le roi Hrothgar « sermonne » Beowulf et l'enjoint à ne pas laisser l'orgueil le détourner de son devoir, il utilise trois vocatifs en seulement quelques lignes.

Bebeorh þe ðone bealonið, Beowulf leofa,
 secg betsta, ond þe þæt selre geceos,
 ece rædas; oferhyda ne gym,
 mære cempa. Nu is þines mægnes blæd
 ane hwile [...]¹.

Ces vocatifs insistent sur la grandeur du héros et l'estime dans laquelle il est tenu. Ils viennent ainsi soutenir une requête de prendre la meilleure décision, sous-entendant que le meilleur des hommes ne peut faire autrement que de faire le meilleur choix, qui se trouve être celui que lui indique Hrothgar. Il y a très certainement un élément de contrainte dans cette stratégie rhétorique qui implique que le destinataire, s'il veut être fidèle à lui-même, n'a d'autre choix que de faire ce qu'on lui demande.

On devine immédiatement les difficultés que pose cette analyse, dès lors qu'il s'agit de confronter ces résultats à un corpus de prières : les notions d'obligations sociales et de contrainte exercée sur le destinataire semblent peu compatibles avec des paroles adressées à Dieu dans des moments de difficulté. On peut donc se demander si l'invocation dans les prières narratives vieil-anglaises fonctionne selon de tout autres règles que l'invocation dans la poésie séculière ou bien s'il existe des points de contacts entre ces deux types d'usage.

1.2 Invocations et requêtes dans les prières narratives vieil-anglaises

La répartition des invocations dans le corpus des prières tirées de poèmes narratifs anglo-saxons suffit déjà à indiquer un certain nombre de parallèles et de divergences avec leurs équivalents du corpus séculier. La tendance des actes directifs – en l'occurrence des requêtes, puisqu'il ne saurait être question d'ordre ou de conseil – à être accompagnés d'une plus forte concentration d'invocations se retrouve ici, tout en étant

¹ *Beowulf*, 1758-62a, « Protège-toi de ce mal pernicieux, cher Beowulf, / homme parmi les meilleurs, et qui fais le meilleur choix, / le gain éternel ; ne sois pas trop orgueilleux, / renommé guerrier ! Maintenant la gloire de ton pouvoir / est pour un temps [...] ».

moins tranchée. Dans le corpus séculier, l'accumulation de trois vocatifs ou plus en l'espace de quelques lignes était relativement rare et signalait à coup sûr un acte directif de première importance. Par ailleurs, plus de la moitié des vocatifs se retrouvaient dans ce type de contexte. Les prières en revanche, sont marquées par une prolifération de vocatifs, qui sont plus de sept fois plus nombreux que dans les autres passages au discours direct, et il n'est pas rare de rencontrer des groupes approchant la dizaine de vocatifs, sans que cela signale pour autant nécessairement un acte directif. Dans le même temps, il demeure vrai que la quasi-totalité des actes directifs sont accompagnés d'une plus forte concentration de vocatifs, ce qui suggère qu'il y a bien, dans ce corpus aussi, une relation privilégiée entre requête et invocation, mais qu'elle n'est pas aussi exclusive que dans le corpus séculier.

Il faudra donc s'interroger sur les autres usages des vocatifs, mais on peut déjà tenter d'analyser leur utilisation dans le contexte des requêtes et la comparer avec ce qu'on connaît du corpus héroïque séculier. Dans les deux corpora, la façon la plus neutre d'exprimer un acte directif est l'utilisation de l'impératif, très souvent accompagné d'un ou plusieurs vocatifs. Il peut cependant arriver qu'une tournure plus complexe soit employée pour mettre en valeur une requête de premier plan, comme on peut le voir dans les exemples suivants tirés des poèmes *Elene* et *Beowulf*¹.

Nu ic þe, bearn godes, biddan wille,
 weoroda willgifa, nu ic wat þæt ðu eart
 gecyðed ond acenned allra cyninga þrym,
 þæt ðu ma ne sie minra gylta,
 þara þe ic gefremede nalles feam siðum,
 metud, gemyndig.²

 Ic þe nu ða,
 brego Beorhtdena, biddan wille,
 eodor Scyldinga, anre bene,

¹ D'autres exemples de cette structure peuvent être trouvés dans un nombre significatif de prières narratives (*Andreas* 81b-7, *Andreas* 1412-13, *Elene* 788-92a, *Juliana* 272-82a et *Judith* 83-6a) ainsi que dans quelques autres passages (*Psaume* 50 66-71, *Judith* 186b-9a, *Andreas* 271-5a et *Andreas* 474b-8a).

² *Elene* 814-9, « Maintenant je te, fils de Dieu, souhaite prier, / roi généreux des multitudes, maintenant que je sais que tu es / la majesté manifeste et incarnée de tous les rois, / de ne plus avoir, des fautes, / que j'ai commises, en maintes occasions, / Créateur, souvenance. »

þæt ðu me ne forwyrne, wigendra hleo,
 freowine folca, nu ic þus feorran com,
 þæt ic mote ana ond minra eorla gedryht,
 þes hearda heap, Heorot fælsian.¹

Le premier passage se situe au moment où Dieu vient de révéler l'emplacement de la vraie croix à Judas, qui se trouve ainsi conforté dans sa foi naissante, mais inquiet de ne pas avoir été un meilleur croyant plus tôt, d'où sa demande de pardon. Le deuxième est tiré de la première rencontre entre Beowulf et le roi des Danois, quand le héros des Gètes vient demander l'honneur de prendre en charge la défense de Heorot contre le monstre Grendel. Malgré la différence très grande entre les deux situations, la structure rhétorique employée est sensiblement la même. Les pronoms personnels de la première et de la deuxième personne interviennent dès les premiers mots alors que l'objet de la requête lui-même est repoussé aussi loin que possible par une série de circonstants et d'invocations qui brisent le flot de la phrase et obligent ainsi à s'arrêter sur chaque élément.

Cette structure a plusieurs effets : son objet étant laissé en suspens pour un temps, la requête elle-même et son enjeu sont fortement mis en valeur. Dans le même temps, la construction semble impliquer une dépendance logique entre la requête et les éléments qui précèdent l'aboutissement de sa formulation. En d'autres termes, il est suggéré que Judas ne peut demander le pardon que parce que son destinataire est bien le fils de Dieu, un roi généreux et le Créateur et parce que Judas en a pleinement conscience. De la même manière, Beowulf ne peut demander le droit de garder Heorot que parce que celui à qui il s'adresse est le souverain et protecteur des Danois et parce que lui-même a montré sa détermination en venant de si loin avec sa troupe. D'une certaine façon les termes de la requête détaillent une forme de contrat, ou, pour utiliser le vocabulaire de la pragmatique, ils détaillent les conditions de réussite² de l'acte de langage en cours. La présence de l'adverbe de temps *nu* (« maintenant »), répété deux fois dans chaque passage, rappelle

¹ *Beowulf* 426b-32, « Alors maintenant, / Seigneur des glorieux Danois, je veux te demander, / protecteur des Scyldings, une unique faveur, / que tu ne me refuses pas, protecteur des guerriers, / noble ami du peuple, maintenant que je suis ainsi venu de loin, / que je puisse seul avec le groupe de mes guerriers, / la troupe de braves, purger Heorot. »

² Cf. John R. Searle, *Speech Acts: An Essay in the Philosophy of Language* (Londres : Cambridge University Press, 1969), p. 60 et suivantes.

également avec insistance que ces conditions sont précisément réunies dans la situation présente. Il est à noter que si la présence de cet embrayeur n'est pas une caractéristique indispensable de la structure analysée ici, elle est néanmoins très fréquente dans un contexte d'acte directif. Cette structure permet de mettre en valeur le fait que la légitimité de la requête dépend d'un certain nombre d'éléments de la situation d'énonciation, parmi lesquels le plus primordial est le statut du destinataire. L'effet est à double tranchant. D'un côté, au lieu d'être absolue, l'exigence s'en trouve restreinte à un cadre situationnel bien précis. Ainsi, tout particulièrement si, comme dans *Elene* (788-92a), l'un des circonstants se trouve être une hypothèse du type « si c'est ta volonté » (*gif hit sie willa þin*, 788), l'audace de la demande est diminuée voire peut sembler neutralisée. D'un autre côté, si le destinataire reconnaît les termes qui lui sont présentés comme exacts, il doit aussi reconnaître la légitimité de la requête. Il y a donc dans cette formule un potentiel à la fois pour la plus grande humilité et la plus grande force de coercition, selon la façon dont les éléments qui la remplissent sont choisis. Quand on se contente d'utiliser un impératif associé à un ou deux vocatifs, l'effet est moindre, mais les forces à l'œuvre sont les mêmes.

Ainsi, on voit qu'il n'y a pas de différence majeure dans l'utilisation des vocatifs pour appuyer une requête, que l'on ait affaire à un corpus séculier ou un corpus de prières. Dans les deux cas la légitimité de la requête se fonde sur la situation d'énonciation et plus particulièrement sur la relation avec le coénonciateur, qui est actualisée par le jeu des vocatifs. L'écart entre les effets de sens produits ne tient pas à l'utilisation de stratégies rhétoriques différentes mais aux disparités qui peuvent exister entre les diverses situations d'énonciation.

2 Invocation et célébration du Seigneur

2.1 Louer au moyen d'invocations

Il serait assez tentant de négliger la fonction des autres invocations rencontrées dans les prières. En effet, si on examine ces formules d'adresses, on constate qu'elles sont toutes très mélioratives, mais il n'y a là rien de surprenant, il ne saurait guère en être autrement. Il est donc pour ainsi dire inévitable que ces formules participent à la glorification du Seigneur. On ne saurait cependant s'arrêter à cette simple constatation. S'il n'est pas surprenant que les épithètes utilisées soient

mélioratives, il est en revanche remarquable que, dans de nombreux cas, les vocatifs ne soient pas des éléments accessoires qui accompagnent un discours à la gloire de Dieu, mais constituent en fait par eux-mêmes l'essentiel de la louange, comme on peut le constater dans l'extrait suivant tiré du poème *Andreas*.

Nu ic, god dryhten, ongiten hæbbe
 þæt ðu on faroðstræte feor ne wære,
 cyninga wuldur, þa ic on ceol gestah,
 ðeh ic on yðfare, engla þeoden,
 gasta geocend, ongitan ne cuðe.¹

Si l'on retire les formules d'adresse de ce texte, on obtient un énoncé parfaitement neutre et factuel. Il apparaît donc que dans ce cas la fonction première des vocatifs est de glorifier Dieu. On peut s'interroger sur le choix de cette formulation. En effet il existe bien d'autres moyens d'exprimer une louange, le plus simple étant de poser une assertion. C'est ainsi que procède la doxologie du *Notre Père* « Car c'est à toi qu'appartiennent le règne, la puissance et la gloire, pour les siècles des siècles ! ». Pourquoi alors avoir recours aux vocatifs, quel est l'effet produit par ce choix stylistique qui n'est pas unique à *Andreas* mais représentatif de l'ensemble du corpus des prières narratives vieil-anglaises ?

Les deux versions du cantique des trois enfants rencontrées dans les poèmes *Azarias* et *Daniel* (*Vulgate*, Dan. 3 : 52-90, *Daniel* 362-408 et *Azarias* 73-161a) fournissent des exemples intéressants dans la mesure où ces textes sont uniquement consacrés à la louange de Dieu et ne contiennent aucune requête, ce qui limite le risque d'interférence entre plusieurs stratégies rhétoriques. Le texte de la *Vulgate* repose sur la répétition à l'envi de la même formule : les versets 57 à 87 observent rigoureusement la même structure et seule la cible appelée à célébrer le seigneur change d'un verset à l'autre, comme on peut le constater dans l'extrait suivant :

benedicite sol et luna Domino laudate et superexaltate eum in saecula
 benedicite stellae caeli Domino laudate et superexaltate eum in saecula
 benedicite omnis imber et ros Domino laudate et superexaltate eum in saecula
 benedicite omnis spiritus Domino laudate et superexaltate eum in saecula [...]

¹ *Andreas* 897-901, « A présent, seigneur Dieu, j'ai perçu / que tu n'étais pas loin sur le chemin de la mer, / splendeur des rois, quand j'étais sur le navire, / bien que sur les vagues, prince des anges, / sauveur des âmes, je n'étais pas capable de le percevoir ».

benedicite noctes et dies Domino laudate et superexaltate eum in saecula
 benedicite lux et tenebrae Domino laudate et superexaltate eum in saecula
 benedicite fulgura et nubes Domino laudate et superexaltate eum in saecula¹

Le cantique dresse ainsi un catalogue ordonné de tous les éléments de la Création, rassemblés dans leur célébration du Créateur. Les deux poèmes vieil-anglais s'affranchissent dans une large mesure de ces répétitions, mais ils en conservent quelques unes, qui sont donc d'autant plus mises en valeur qu'elles sont plus rares que dans le texte source.² Dans le poème *Daniel*, l'anaphore en *benedicite* est rendue par une alternance un peu irrégulière de deux formules. En position initiale, on trouve dans plusieurs énoncés la formule *And þec + vocatif*. D'autres se terminent par la formule *þa þec + verbe de louange au subjonctif*. Les deux formules sont ainsi utilisées dans l'extrait suivant :

And þec, ælmihtig, ealle gesceafte,
 rodorbeorhtan tunglu, þa þe ryne healdað,
 sunna and mona, sundor anra gehwilc
 herige in hade! And heofonsteorran,
 deaw and deor scur, ða ðec domige!
And þec, mihtig god, gastas lofige!
 Byrnende fyr and beorht sumor
 nergend hergað! Niht somod and dæg,
 and þec landa gehwilc, leoht and þeostro,
 herige on hade, somod hat and ceald!
And þec, frea mihtig, forstas and snawas,
 winterbiter weder and wolcenfaru,
 lofige on lyfte! And þec ligetu,
 blace, berhtmhwate, þa þec bletsige!³

¹ Daniel 3 : 62–5 ; 71–73, « Bénissez, Soleil et lune, le Seigneur, louez et exaltez-le pour toujours. / Bénissez, étoiles du ciel, le Seigneur, louez et exaltez-le pour toujours. / Bénissez, toute pluie et toute rosée, le Seigneur, louez et exaltez-le pour toujours. / Bénissez, tous les esprits, le Seigneur, louez et exaltez-le pour toujours. / Bénissez, nuits et jours, le Seigneur, louez et exaltez-le pour toujours. / Bénissez, lumière et ténèbres, le Seigneur, louez et exaltez-le pour toujours. / Bénissez, éclairs et nuages, le Seigneur, louez et exaltez-le pour toujours. »

² Il est à noter que le texte de la *Vulgate* n'est vraisemblablement pas la source directe du poème *Daniel*, lequel dépend plutôt d'un cantique latin adapté de la *Vulgate*, cf. Daniel G. Calder et Michael J. Allen, eds., *Sources and Analogues of Old English Poetry: The Major Latin Texts in Translation* (Cambridge: D. S. Brewer, 1976), p. 221.

³ Daniel 367-80, « Et que, tout-puissant, toute la création / les étoiles brillantes du ciel, qui suivent leur course, / le soleil et la lune, chacun d'eux séparément

Le poème *Azarias* quant à lui fait usage de deux formules initiales, comprenant toutes deux un vocatif : *Ond þec + vocatif* et *Bletsien þec + vocatif*. Dans les deux poèmes, on assiste ainsi à un recentrement sur Dieu qui devient le thème de la phrase réorganisée de la sorte. De plus, alors que la syntaxe du cantique latin entraîne une personnification des éléments et la relégation de Dieu dans le domaine de ce que Benveniste nomme la non-personne¹, les poèmes vieil-anglais réintroduisent Dieu dans la sphère du discours en en faisant le destinataire de l'invocation.

2.2 Relation du croyant à son Dieu

Ce faisant, ce n'est pas seulement Dieu lui-même qui est placé au centre de la prière, mais aussi le croyant dans son rapport à Dieu. En effet, quand un énonciateur pose une assertion du type « tu es mon Seigneur », il prend en charge la validité de ce fait uniquement. Il ne prend pas position par rapport à ce fait et la validité de celui-ci est totalement indépendante de la volonté ou des dires de l'énonciateur. Selon la taxinomie de Searle, on dit alors que la direction d'ajustement va des mots au monde, ce qui signifie que les choses sont d'une certaine façon dans le monde et que les mots s'efforcent de correspondre au mieux à cette réalité, sans la modifier par eux-mêmes².

En revanche, en invoquant le coénonciateur par le terme « Seigneur », l'énonciateur se place implicitement au service de celui à qui il s'adresse et témoigne ainsi de son obéissance et son respect. Cette parole a alors une valeur illocutoire bien différente, qui se rapproche le plus des déclaratifs tout en ayant un aspect promissif. Comme acte déclaratif, l'invocation établit une correspondance entre un fait institutionnel – la

selon leur rang, te louent ! Et les étoiles du ciel, / la rosée et le violent orage, qu'ils te glorifient ! / Et que, puissant dieu, les âmes te célèbrent ! / Que le feu brûlant et l'été éclatant / louent le sauveur ! La nuit avec le jour, / et toutes les contrées, la lumière et l'obscurité, / que chacun te loue selon son degré, le chaud avec le froid ! / Et que, puissant roi, les gelées et les neiges, / le temps de l'âpre hiver et les traînées de nuages / te célèbrent dans l'air ! Et les éclairs, / éblouissants, rapides, qu'ils te bénissent ! »

¹ Emile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, Paris : Gallimard, 1966, chapitres 18 et 20.

² Catherine Kerbrat-Orecchioni, *Les actes de langage dans le discours : théorie et fonctionnement* (Paris : Nathan, 2001), p. 20, d'après John R. Searle, *Expression and Meaning*.

relation de maître à serviteur qui unit Dieu et son croyant – et son expression dans le langage. Alors que dans le cas d’une assertion les mots ne font que refléter les faits au mieux et peuvent ainsi être erronés ou mensongers, dans le cas d’une déclaration la direction d’ajustement va à la fois des mots vers le monde et du monde vers les mots. Il ne peut y avoir de mensonge ou d’erreur puisque si l’acte de langage est réussi, il met en place la relation qu’il déclare. Il est donc doué d’un pouvoir performatif. On peut aussi considérer qu’il y a une valeur promissive dans une telle invocation puisqu’en mettant en place la relation qui l’unit à son coénonciateur, l’énonciateur s’engage implicitement à se comporter ainsi que l’exige cette relation. Dans ce cas la direction d’ajustement est très clairement du monde vers les mots.

Ce qui est vrai pour un terme décrivant explicitement la relation hiérarchique entre l’énonciateur et son coénonciateur est aussi vrai pour une invocation portant sur un autre aspect de Dieu. Ainsi en invoquant le Seigneur par un terme tel que « Créateur », celui qui prie ne se contente pas d’asserter un fait qui existe indépendamment des paroles qu’il est en train de prononcer. Là aussi, il ne peut être question de mensonge ou d’erreur. En prononçant ce mot, l’énonciateur établit entre son coénonciateur et lui une relation de créature à Créateur et toutes les paroles qui seront prononcées ensuite seront à comprendre dans ce cadre. Par le choix des termes d’adresse, celui qui prie met ainsi en place sa relation à Dieu telle qu’il la conçoit. En accumulant les invocations, il donne d’autant plus de substance à cette relation. En formulant les louanges par le biais d’invocations plutôt que d’assertions, les prières de la poésie narrative vieil-anglaises donnent ainsi à voir Dieu principalement en termes de sa relation avec celui qui l’invoque. Ces louanges se situent donc sur un plan beaucoup plus humain et beaucoup plus personnel que ne le seraient des assertions portant sur les pouvoirs du Seigneur.

Cette tendance à l’humanisation de la prière par la mise au premier plan du rapport entre le croyant et son Dieu est d’ailleurs une caractéristique générale des prières narratives vieil-anglaises, qui se distinguent en cela de leurs sources latines. La prière de Matthieu dans le poème *Andreas* fournit un exemple admirable de ce changement de perspective.

Forgif me to are,	ælmhtig god,
leoht on þissum life,	þy læs ic lungre scyle,
ablended in burgum,	æfter billhete

þurh hearmcwide heorugrædigra,
 laðra leodsceaðena, leng þrowian
 edwitspræce. Ic to anum þe,
 middangeardes weard, mod stapolige,
 fæste fyrhðlufan, ond þe, fæder engla,
 beorht blædgifa, biddan wille
 ðæt ðu me ne gescyrige mid scyldhetum,
 werigum wrohtsmiðum, on þone wyrrestan,
 dugoða demend, deað ofer eorðan.¹

Dans les *Acta Andreae et Matthiae apud anthropophagos* (§ 2)², Matthieu demande comme unique grâce que Dieu lui rende la vue afin qu'il puisse voir par lui-même les tortures qu'il va endurer au nom du Christ. Le ressort sur lequel joue cette prière est donc manifestement l'aspect extraordinaire et surhumain – et donc d'une certaine façon inhumain – du saint, lequel signale indirectement la grandeur incommensurable de Dieu. La même prière, dans le poème vieil-anglais, joue sur un ressort bien différent puisqu'au lieu de placer le saint dans le domaine de l'inhumain, elle s'attache au contraire à montrer l'amour et la foi qui unit un homme – qui souffre terriblement et est extrêmement vulnérable dans son corps – au Dieu qui a le pouvoir de le sauver du malheur de cette condition.

Cette union est revendiquée explicitement par le saint aux vers 81a-82, mais elle est aussi implicitement mise en place dans son discours par le moyen des invocations qui placent le saint dans une position de dépendance vis à vis d'une figure paternelle et protectrice toute-puissante. On remarque qu'ici les invocations accompagnent une demande : leur but est donc à la fois d'établir la relation avec Dieu et d'utiliser cette relation pour justifier la validité de la requête. Ainsi, si l'analyse se doit de distinguer les deux fonctions des invocations pour plus de clarté, on voit bien que dans les faits, elles ne sont nullement exclusives. Au contraire, il semble que les deux aspects soient

¹ *Andreas* 76–87, « Accorde-moi comme grâce, Dieu tout-puissant, / de la lumière dans cette vie, afin que je ne doive pas plus longtemps, / aveuglé dans les cités, souffrir plus longtemps / le mépris à cause d'une haine meurtrière, / la cruelle sentence des assoiffés de sang, / les pires ennemis du peuple. A toi seul, / gardien de la terre, j'attache ma pensée, / un amour sincère et solide, et désire te demander, / père des anges, toi qui donne la prospérité, / que tu ne me donnes pas, parmi des ennemis, / de misérables malfaiteurs, ô juge des multitudes, / la pire mort sur terre. »

² Calder et Allen, éds., *Sources and Analogues of Old English Poetry*, p. 16.

fréquemment mêlés et que l'on ait affaire à une sorte de gradient. Plus l'invocation est loin de toute requête explicite, plus elle sert comme fonction première et désintéressée l'établissement d'une relation étroite avec Dieu. A l'inverse, plus l'invocation est proche d'une requête, plus elle paraît intéressée et plus le désir de se rapprocher de Dieu semble subordonné à celui de voir la demande accordée.

Conclusion

Il apparaît donc que l'invariant de l'invocation est de mettre en place dans le discours la relation de l'énonciateur à son coénonciateur, un potentiel qui peut être exploité de différentes manières. Dans les prières des poèmes narratifs vieil-anglais, ce potentiel sert deux usages principaux. D'une part, comme dans les poèmes séculiers, les invocations peuvent servir à valider la légitimité d'une requête. Les effets de sens créés dans les textes séculiers et dans les textes religieux ne sont pas nécessairement les mêmes car les relations ainsi actualisées ne sont pas les mêmes, mais le principe à l'œuvre est identique dans les deux corpora. D'autre part – et ce deuxième objectif n'est nullement incompatible avec le premier – l'établissement d'une relation privilégiée avec le Seigneur est souvent dans les prières une fin en soi, contribuant ainsi à donner une expression tangible à l'amour du croyant pour son Dieu.